

EN MIROIR

FRANCINE WOHNLICH L'auteure genevoise a rencontré des inconnus pour en brosser le portrait dans *Vivants*. En creux, c'est le sien qui s'esquisse, en toute subtilité.

ANNE PITTELOUD

Livres ► Quand on prend place face-à-face dans ce café genevois, on ne peut s'empêcher de rire de concert. Nous sommes en train de rejouer, inversé, le dispositif au cœur de *Vivants*, son dernier livre: aujourd'hui, à elle de parler, à nous de prendre note. C'est que pendant une année, Francine Wöhnlich a rencontré des inconnus, lors d'une séance de deux heures, afin de brosser leur portrait – écrit bien sûr, mais aussi dessiné, d'un trait maladroit assumé, à la fin du livre. «Il me fallait prendre l'air. L'hiver avait été terrible, mon père nous avait quittés en toute brutalité, je n'en pouvais plus de lui survivre. Je voulais du vent, des gens, me laisser étourdir, dérouter. De la vie, des idées fraîches, être emportée par le souffle des autres», écrit-elle en entame de ce quatrième livre aussi surprenant que réussi.

L'originalité de *Vivants* est de se situer dans l'espace de la rencontre. Se mettant dans une situation d'écoute où les autres deviennent aiguillons et miroirs de ses questionnements, Francine Wöhnlich trouve une forme singulière où sa voix se tresse à celle de ses interlocuteurs, en italiques. S'esquisse en creux son propre portrait: on la devine dans l'impact qu'ont sur elle les paroles des autres mais aussi leur gestuelle, leur regard, le moment choisi, et tout ce qui se joue au-delà des mots.

Parfois c'est l'ennui qui domine, ailleurs le malaise, l'attirance, l'empathie, l'indifférence ou la surprise... Au lendemain de la rencontre, elle s'efforce en écrivant de nouer la gerbe, à l'écoute de l'écho des autres en elle, des remous

intimes de l'échange, de ce qu'il a remué ou éclairé. «Comment ne pas me priver de mon expérience, avec parfois sa violence et son sentiment de rejet, sans condamner l'autre?» Tel était le défi. Elle y parvient, subtile, elliptique, toujours dans le mouvement, attentive à ce qui passe – ou coince – entre soi et l'autre.

Question d'écoute

«En me lisant, on m'entend écouter», note-t-elle. Les vingt-cinq rencontres de *Vivants* dévoilent de fait sa subjectivité, ce filtre propre à chacun, le plus souvent à son insu. «L'écoute est quelque chose de très intime, or on n'en parle jamais, glisse l'auteure genevoise. La littérature seule peut permettre d'expérimenter un autre regard.»

Francine Wöhnlich prend le temps de choisir ses mots, laisse le silence s'étendre pour chercher les plus justes et développe sa pensée aiguisée avec une douceur désarmante. Elle a posé une même question à tous ses interlocuteurs: quand vous sentez-vous le plus vivant? «J'aurais pu tirer un autre fil, précise-t-elle. Après un deuil, on a besoin de se réunir entre vivants, d'aller vers les autres. Sur le moment, je n'ai pas fait de liens avec le suicide de mon père, et un an d'écriture a passé au gré de ces rencontres. Il y est question de vies, de choix... j'ai lié après-coup cette démarche à mon deuil.» Et ce qui la rend vivante, elle? Ce temps partagé, justement. «Ces rencontres m'ont fait passerelle», se réjouit-elle. Elles lui ont offert des mots «inouïs» sur ce qu'elle-même vivait.

Écrire, c'est aussi s'inventer une filiation. Dans *Vivants*, on parle descendance, transmission, verticalité. Et la



Codeuse-interprète auprès d'enfants sourds, Francine Wöhnlich explore les silences dans son œuvre plurielle. J.-P. DI SILVESTRO

question de l'ancrage se pose avec une autre acuité quand on n'a pas d'enfants. «Pour moi, c'est écrire qui fait quille, note Francine Wöhnlich. Travailler à une œuvre, fut-elle modeste et inaperçue, m'enracine. Après tout, les familles des autres aussi, elles sont modestes et inaperçues, ce qui ne retire rien à leur valeur.» L'écriture permet ce genre de prise de conscience, remarque-t-elle. Et on a envie d'abonder, tant elle trace un sillon original dans les lettres romandes.

Après *Baptiste et Angèle*, *Rwanda 2008* (2009), dialogue d'un couple qui tente de vivre à la suite du génocide, après *Larsen* (2013), enquête menée dans les coulisses d'un théâtre par un jeune assistant metteur en scène sourd, après les nouvelles finement reliées entre elles d'*Absences prolongées* (2015), ce dernier opus explore un nouvel univers formel et thématique. Mais on y retrouve ce fil rouge qui traverse son œuvre: un intérêt pour les autres et les relations, pour le langage et les territoires tus.

Au-delà du silence

C'est pour le théâtre qu'elle a commencé à écrire, après une formation de comé-

dienne et des fonctions diverses dans le milieu – dramaturge, metteuse en scène. «J'improvisais et m'enregistrais, et je voyais bien que des récits surgissaient, avec un plaisir à raconter, à inventer des personnages et leur langue. Mais jouer me suffisait: c'est fou de porter un récit jusqu'au public, d'être face à ses réactions. Puis un jour, j'ai eu envie de voir publié un texte bien précis.»

Il s'agit de *Baptiste et Angèle*, conçu sous forme de dialogue mais non pour le théâtre – quand elle l'a mis en scène au Poche et à Vidy, elle a dû l'adapter. «C'est plutôt comme si j'avais installé une caméra chez eux, et qu'elle s'allumait parfois, sourit-elle. Je voulais les entendre, eux. La parole dite à quelqu'un me touche, elle demande un autre courage, une autre mise à nu que celle au sujet de quelqu'un.» Dans une langue truffée de néologismes, un faux parler rwandais qui est gage de pudeur, elle met en scène le duo après le génocide. «Le couple est un espace privilégié qui permet l'écoute, mais aussi le lieu où ce passé peut revenir.» Elle maîtrise l'art difficile du dialogue, rédigé avec ce réflexe de comédienne de «passer d'un corps à l'autre à chaque réplique, où le silence fait aussi sens et effet».

Aujourd'hui, elle a quitté le domaine du théâtre et vit à cheval entre Genève et une ancienne laiterie qu'elle a rénovée, quelque part entre Yverdon et Payerne, où elle écrit au calme son prochain roman. Au bout du lac, elle s'occupe d'enfants sourds, en école ordinaire ou en voie spécialisée. Elle leur apprend à coder. La langue des signes ne s'écrit pas, compliquant l'accès aux études; complément d'information à la lecture labiale, la langue code «montre le son», avec les mains.

Un travail «magnifique». Ce sont les liens créés qui débouchent sur le langage, raconte-t-elle. Quand ils sont abîmés, «certains enfants n'entrent dans aucune langue. L'élément clé n'est pas ici la surdité: entrer dans le langage, c'est accepter d'entrer en lien, supporter d'être deux.» Pour Francine Wöhnlich, personne n'est en dehors et les langues possibles sont nombreuses. «Si l'enfant me refuse, il est déjà en relation. Il faut juste trouver l'endroit de ce dialogue, pour s'y rejoindre. Proposer des imaginaires pour redonner l'envie d'échanger.» Une question d'écoute, là encore. I

Francine Wöhnlich, *Vivants*, Ed. art&fiction, 2019, 204 pp.